

extrait

ROMAN

# CABALLERO



LENIA MAJOR

samir



*Quelle que soit la cause qui vous émeut, luttiez, agissez!  
Chaque geste, même le plus infime, fait une différence.  
Sans le grain de silice, il n'y a pas de montagne.*

*L. M.*

Illustration de couverture : Rami Tannous

© Samir Éditeur 2016  
Sin al-Fil, Jisr al-Waty  
B.P. 55542 Beyrouth, Liban  
[www.samirediteur.com](http://www.samirediteur.com)  
ISBN 978-614-443-124-5

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, qu'elle porte sur le texte, les illustrations ou la mise en page, faite sans le consentement de l'éditeur ou de ses ayants droit ou ayants cause, serait illicite et constituerait un plagiat et une contrefaçon sanctionnés par les lois relatives à la protection des droits de propriété intellectuelle. Tous droits réservés pour tous pays.

# CABALLERO

Lenia Major



samir



## Chapitre I

18 h 45, vendredi soir.

Lucia lançait son sac sur le meuble à chaussures du vestibule lorsque la sonnerie de son portable retentit. Elle ouvrit la fermeture éclair et plongea la main au milieu du capharnaüm. Elle hésita à répondre, le numéro n'appartenant à aucun de ses contacts.

– Qu'est-ce qu'ils veulent me vendre ceux-là? soupira-t-elle avant de répondre. Allo?

– Madame Reyes, interrogea une voix d'homme entourée d'un brouhaha.

– Oui, fit-elle prudemment.

– C'est l'hôpital de la Grande Croix, madame Reyes.

Lucia leva les yeux sur le portemanteau. Son cœur manqua un battement. Le blouson de Genaro n'y était pas accroché. Elle s'assit sur les marches qui menaient à l'étage.

– Oui, répéta-t-elle, la gorge nouée.

– Votre fils Genaro a été admis chez nous, il y a environ deux heures. Votre fils s'appelle bien Genaro Reyes, élève au collège Saint-Philippe?

– ¡Dios mío!<sup>1</sup>

---

1. Mon Dieu!

L'expression espagnole lui échappa.

– Il n'y a rien de grave, madame Reyes. Ne paniquez pas.

Lucia sentit une sueur froide couler sous son chemisier. Elle déglutit avant de parler. Sa voix tremblait quand elle demanda :

– Qu'est-ce qui se passe ? Il a eu un accident ?

– Je suis le docteur Danos, médecin urgentiste à l'hôpital de la Grande Croix. Votre fils n'a pas eu d'accident. Le SAMU l'a amené chez nous dans l'après-midi, après une fête cartable. Vous savez ce qu'est une fête cartable, madame Reyes ?

Le cerveau de Lucia tourna dans le vide. Ce qu'elle voulait, c'était des nouvelles de son fils, savoir pourquoi il était aux urgences et dans quel état.

– Une fête cartable ? Non...

– C'est un rassemblement de jeunes qui apportent des bouteilles d'alcool dans leur sac à dos et qui en boivent le plus possible et surtout le plus rapidement possible. Votre fils aurait bu une bouteille et demie de vodka en début d'après-midi avec des copains. Des passants ont appelé les urgences. Il était proche du coma éthylique quand il est arrivé. À l'heure actuelle, il ne court plus de danger. Pour le moment, il dort, sous surveillance. Pouvez-vous venir à l'hôpital, madame Reyes ? Ce serait plus facile d'en discuter de vive voix, plutôt qu'au téléphone.

Lucia se mordit la lèvre pour réprimer les sanglots qu'elle sentait monter.

– J'arrive dans dix minutes. Je vais aux urgences, c'est ça ?



– Prenez votre temps madame Reyes, soyez prudente au volant. Votre fils ne risque plus rien. Demandez le docteur Danos, aux urgences, répéta le médecin. Vous suivez les flèches, c’est bien indiqué.

– Merci docteur Danos, je connais. J’arrive.

Lucia raccrocha et ferma les yeux. L’image des urgences revint à sa mémoire. Elle y était déjà allée, pour accoucher, treize ans et neuf mois auparavant. Elle y était retournée quatre ans plus tard pour faire recoudre le menton de Genaro, qu’il s’était ouvert en glissant, à la piscine. Puis encore trois ans après, lorsqu’il s’était cassé le poignet en chutant à roller.

Lorsque la sage-femme avait posé sur sa poitrine le petit paquet braillard, chevelu et gluant, jamais elle n’aurait pensé qu’on l’appellerait un jour pour lui dire d’y rejoindre son fils de treize ans ivre mort.

Elle fit glisser son doigt sur l’écran du téléphone et hésita avant d’appuyer sur l’icône. Elle se racla la gorge et affermit sa voix.

– Edu? C’est moi. Tu es assis? Genaro est aux urgences. Coma éthylique. Ne crie pas, s’il te plaît, ça ne changera rien. On discutera plus tard. J’y vais. Prends ton temps, ne roule pas comme un fou, il dort. Bisous, dit-elle mécaniquement avant de raccrocher.

Son mari était furieux. Une fois de plus, il dirait qu’elle le surprotégeait et que, par sa faute, il finirait mal. Qu’elle devait le laisser se frotter à la vie, que c’était à lui de réagir. Qu’il était assez grand pour assumer les conséquences de ses actes. De ses conneries, hurlerait-il plutôt. Qu’il faudrait lui serrer la vis. Arrêter avec la carotte, commencer les coups de bâton.

Les coups de bâton, ça vous pousse toujours d'un côté, à droite, à gauche, dans le fossé, trop lentement, trop vite, jamais tout droit, jamais à la bonne allure. Plus de carotte, pas de bâton.

Si seulement je trouvais la méthode pour dompter mon zèbre, pensa Lucia en sortant la voiture encore chaude du garage.

## Chapitre 2

L'équipe des urgences avait déshabillé le garçon et lui avait enfilé une blouse à pois bleus, bordée d'un biais jaune. Tout le monde avait l'air ridicule ainsi accoutré. Genaro avait l'air misérable, le teint plus blanc que la taie d'oreiller marquée au nom de l'hôpital. Les années précédentes, à cette époque, son visage, son cou et ses avant-bras étaient déjà teintés d'une jolie couleur miel. Mais on avait beau être fin avril, Genaro n'avait pas mis le nez dehors, collé à l'écran de son ordi. Oubliés, trottinette freestyle, skateboard et ballon de foot. Seuls les jeux en ligne trouvaient grâce à ses yeux.

On avait roulé ses habits dans un sac en plastique. Ses lunettes soigneusement repliées reposaient sur la table de nuit. Son sac à dos n'avait pas suivi la fin de l'épopée. Abandonné sur un trottoir. Vidé de ses bouteilles, il n'avait plus d'intérêt pour la bande.

Le contenu d'une poche transparente s'écoulait en gouttes régulières dans la tubulure scotchée sur le dos de sa main. Depuis une petite heure, assise dans un fauteuil qu'elle avait collé aux barreaux, Lucia Reyes veillait son fils. Le front barré de rides soucieuses, elle

écoutait sa respiration rendue régulière par les sédatifs. De temps en temps, elle passait un doigt léger sur son visage, arrangeait une de ses boucles. Elle volait des gestes de tendresse que Genaro ne lui permettait plus depuis le début de l'année scolaire.

On frappa deux coups légers à la porte. Eduardo Reyes passa la tête dans l'embrasure puis pénétra dans la chambre. Mâchoires serrées, les yeux rendus encore plus noirs par la colère, il avança jusqu'au lit.

– Monsieur dort maintenant! s'exclama-t-il avec une moue de dégoût. Monsieur a pris sa cuite, monsieur se requinque pour aller se recoller devant son ordinateur plutôt que devant ses cours. Ils sont bien sympas. Moi, je l'aurais laissé comme une loque, vomir tripes et boyaux et se taper le mal de tête de sa vie. Ça lui aurait passé l'envie de retenter le *binge drinking*, comme disent ces petits cons trop gâtés. Il n'est pas près de retoucher le moindre centime d'argent de poche. Si les copains veulent payer la vodka pour lui, tant mieux, mais ce n'est pas avec mon salaire qu'il va se remplir le gosier!

Né en France, contrairement à sa femme, Eduardo n'avait pas la moindre trace d'accent espagnol.

– Parle moins fort, lui intima-t-elle, sachant que c'était peine perdue.

– Tu crois que ça le dérange? Il ronfle comme un bienheureux. Je vais te dire un truc. Avec les soucis qu'on a au boulot, ce n'est pas moi qui dors comme ça. Demain soir, je me bourre la gueule, on verra si tu me défends et si tu me tiens la main pendant que je dégueule sur ton parquet huilé.

Lucia se leva et entraîna son mari dans la salle de bains. Elle ferma la porte pour étouffer le bruit de la dispute à venir.

– Tu n’as pas besoin d’être vulgaire, Edu.

– Et toi, tu n’as pas besoin de tout pardonner à ton fils, de tout excuser parce qu’il est précoce, différent, pas pareil, et bla bla bla et bla bla bla. Foutaises. Pour se murger avec ses nouveaux potes débiles, il ne clame pas sa différence.

– On est à l’hôpital, Edu. Ce n’est pas l’endroit idéal pour remettre ces histoires sur le tapis. Mon fils est aussi ton fils, je te signale. Je suis d’accord avec toi en ce qui concerne ses nouveaux amis. Il n’a pas choisi les plus équilibrés, ni les plus brillants de la classe et il est clair que nous allons devoir trouver des solutions pour qu’il arrête ses bêtises. Mais ce n’est pas en accumulant les grossièretés et en hurlant qu’on va y arriver.

Eduardo Reyes souffla bruyamment par le nez et haussa les yeux au ciel.

– Moi, je l’ai, la solution. L’internat l’année prochaine. Et un bien strict, où personne ne trouvera de justification foireuse à ses frasques. S’il est si intelligent, qu’il le prouve et redevienne le premier de la classe. En attendant, je rentre à la maison manger. Je n’ai même pas eu le temps d’aller me chercher un sandwich ce midi, j’ai faim. Je suppose que tu restes ici, pour consoler ton petit prince quand il daignera ouvrir les yeux? Très bien. Envoie-moi un texto pour me dire quand vous rentrez.

Eduardo écarta sa femme et ouvrit d’un geste rageur la porte de la salle de bains. Il quitta la chambre sans un regard pour son fils.

Lucia ouvrit le robinet d'eau froide et s'aspergea le visage. Elle passa ses mains sous sa queue-de-cheval noire et se massa la nuque. Au moins, la dispute avait été courte.

Elle s'appuya sur le rebord du lavabo et regarda Genaro dans le miroir.

Elle comprenait son mari. Il exprimait sa détresse comme il le pouvait. En criant. En tentant les moqueries ou la dureté pour faire réagir son unique fils. Le futur mâle ne pouvait avoir de faille. Il devait pousser droit comme un véritable hidalgo. Perpétuer la fierté de la famille. Pas finir vautré devant un feu de camp, en grattant la guitare comme un *gitano*<sup>1</sup>. Le poids de l'éducation pesait lourd chez les Reyes. Quand on venait de la haute bourgeoisie, on ne se débarrassait pas comme ça de décennies de supériorité et de vanité. Même si on avait dû franchir la frontière avec une petite valise pour échapper à des règlements de comptes politiques et vendre des chaussures sur les marchés pour gagner sa vie et assurer l'éducation des enfants.

Eduardo exprimait son amour de la manière qu'on lui avait inculquée. Distante et rigide. Mais il adorait Genaro, il criait d'autant plus fort qu'il espérait pour lui un avenir brillant. Quand on s'appelait Reyes<sup>2</sup>, il était hors de question d'avoir des faiblesses et plus encore de les laisser transparaître.

Un fossé d'incompréhension s'installait entre Genaro et Edu. Il s'élargissait chaque jour au rythme des insolences et des incartades de l'un, des vociférations et des menaces de l'autre.

---

1. Gitan.

2. Rois, en espagnol.

Lucia regagna le fauteuil et caressa l'épaule tout en rondeurs enfantines, puis le duvet brun qui commençait à orner le dessus de sa lèvre. Les paradoxes de l'adolescence. Genaro marchait sur un fil entre l'enfance et l'âge adulte. Il venait de chuter. Un filet de sécurité avait amorti le choc. Y en aurait-il un la prochaine fois ?

Lucia se pencha pour installer un tabouret en plastique orange sous ses pieds et se cala dans le fauteuil au confort relatif. Elle jeta un œil à sa montre. 20 h 30. À son arrivée, le docteur Danos lui avait expliqué que Genaro dormirait une grande partie de la nuit. Il passerait toutes les deux heures pour vérifier son état.

Lucia s'était confondue en excuses, son fils leur faisait perdre leur temps, alors qu'ils avaient des cas plus graves à traiter. Honteuse, elle avait juré que, pourtant, ils ne le laissaient pas traîner; ils s'occupaient de leur fils, ils suivaient sa scolarité. Le médecin avait posé une main légère sur son épaule.

– Tout le monde a le droit de se tromper, madame Reyes. Votre fils n'a même pas quatorze ans. À cet âge-là, on fait comme les copains. Ressembler aux autres et être admis dans le groupe, c'est le plus important. Quand il se réveillera, un psychologue lui parlera. Il vous verra également. Nous, tout ce qu'on souhaite, c'est qu'il se réveille le moins mal possible demain et qu'on ne le revoie plus pour la même raison.

Puis il l'avait conduite à travers les couloirs au sol brillant jusqu'à la chambre de Genaro.

– Il y a un distributeur de café et de cochonneries bien grasses et bien sucrées dans le hall, lui avait-il indiqué en souriant. À plus tard.

Vers 23 h 00, Lucia suivit les conseils de l'urgentiste et reprit sa veille armée de deux gobelets de café au lait et d'une poignée de barres au chocolat. Genaro commençait à bouger et gémir dans son sommeil. Et Lucia avait une idée.

À 1 h 00, elle sortit de l'hôpital, ralluma son portable et passa un coup de fil qui dura une vingtaine de minutes. La température approchait le zéro, elle n'avait pas de veste chaude, juste un cache-cœur gris qu'elle avait emporté au bureau. Ses doigts étaient blancs de froid et d'avoir serré le téléphone; elle grelottait en repassant les portes automatiques, mais elle se sentait un peu mieux. Un poil mieux dirait celui avec lequel elle venait de parler, sans qu'il s'étonne qu'elle l'appelle à cette heure de la nuit, après au moins trois ans sans donner de nouvelles.

Au moins, elle tentait quelque chose.

Restait à annoncer à Genaro qu'elle l'éloignait de la maison. Comme lorsqu'il avait fait ses premiers pas, elle lâchait sa main. Avec une boule au ventre terrible et tout l'espoir du monde.



## Chapitre 3

Un gémissement tira Lucia du sommeil auquel elle avait fini par succomber. Le soleil n'était pas encore levé, les couloirs encore silencieux. Elle cligna des yeux et se secoua.

– Tu es réveillé? chuchota-t-elle.

– Hmm.

Un grognement lui répondit. Elle se pencha sur le lit, éclairé par une veilleuse jaunâtre.

– Tu es à l'hôpital.

– Sais.

Genaro gardait les yeux résolument fermés.

– Ça va?

– Hmm.

– Tu veux que j'appelle le médecin?

– Nan.

– Tu as mal quelque part?

Le garçon bougea sous le drap pour tourner le dos à sa mère. La tubulure de la perfusion l'en empêcha.

– 'tain.

– Tu veux encore dormir?

Pas de réponse. Lucia décida de ne pas rompre le silence. Genaro était suffisamment conscient de

ce qu'il avait fait pour ne pas en rajouter. Lorsque le soleil se lèverait, quand il aurait avalé un petit-déjeuner, si son estomac brûlé par l'alcool le lui permettait, ils parleraient. Elle pouvait entendre son mari :

– Arrête de le ménager. Il a manqué de fessées, c'est tout ! Il n'est d'ailleurs pas trop tard pour lui coller une bonne volée qui lui passera l'envie de recommencer.

Elle écouta la respiration. Genaro tentait de mimer le sommeil pour échapper encore un peu aux remontrances, mais Lucia ne pouvait s'y laisser prendre.

La question vint après quelques minutes.

– Papa sait ?

– Évidemment.

– Il a dit quoi ?

Le ton de son fils était si enfantin, si apeuré, que Lucia sentit sa gorge se serrer.

– Il n'était pas content. Moi non plus.

Elle crut entendre un « Moi non plus » étouffé sous le drap faire écho au sien.

– Il est là ?

– Non, il est rentré.

Léger soupir de soulagement. Bien inutile. Le savon monumental viendrait tôt ou tard. Genaro bascula sur le dos et s'assit doucement en grimaçant. Lucia se leva pour relever son oreiller.

– Tu veux que j'allume ?

Le garçon secoua la tête. Son regard s'accrochait aux plis de son drap, refusait de croiser celui de sa mère. Elle se rassit dans son fauteuil, les yeux fixés sur le mur.

– Il est là, Thomas ?

Le médecin n'avait pas révélé le nom du camarade, compagnon de beuverie, avec lequel Genaro avait été conduit aux urgences. Secret médical désormais levé.

– Je ne sais pas. Certainement...

Genaro hocha la tête.

– C'était son idée. Mais il n'a pas eu besoin de forcer, précisa-t-il, disculpant immédiatement son ami. Je voulais.

Ce fut autour de Lucia de garder le silence. Le cerveau de son fils tournait à plein régime. Elle savait qu'il hésitait entre honnêteté, regrets et provocation. À lui de choisir son attitude.

– C'était débile. Et dégueulasse.

Lucia expulsa l'air qu'elle retenait dans ses poumons. Il était parvenu à la bonne conclusion tout seul et lui avait avoué. Tout n'était pas perdu.

– Dure, cette année ? murmura-t-elle, sans le regarder.

– Comme si ça t'intéressait.

– T'as raison. Comme si j'étais ta mère...

Parfois, l'humour fonctionnait. Pas toujours.

– Tu veux que je me renseigne sur Thomas ?

– Non. Je lui enverrai un SMS.

Lucia eut envie de lui interdire de poursuivre les relations toxiques avec ce gamin qui l'avait entraîné de la première place à l'avant-dernière du classement, lui-même se chargeant de tenir cette glorieuse position avec constance et brio. Avant de l'envoyer aux urgences. Il aurait pu le tuer. Les infos parlaient régulièrement d'autres jeunes qui succombaient à leur alcoolisation frénétique. Tout ça pour montrer leurs exploits sur YouTube.

– Y a pas de vidéo, précisa Genaro, comme s’il avait lu dans les pensées de sa mère.

Avant, ça leur arrivait souvent. Ils étaient complices, connectés. Avant cette saleté de rentrée en 3<sup>e</sup>. Le petit garçon sensible était devenu à peine plus qu’un hôte renfermé et secret, quand il n’était pas franchement désagréable.

– On n’est pas tes larbins, on est tes parents. C’est pas l’hôtel, ici ! éclatait souvent Edu, après une nouvelle dispute.

Genaro montra la perfusion.

– Faut que j’aïlle aux toilettes.

– Je vais appeler une infirmière.

– C’est bon, je le fais, l’arrêta Genaro en appuyant sur le bouton.

Le halo de lumière rouge filtra par le rectangle vitré au-dessus de la porte. Des pas amortis par les sabots en caoutchouc approchèrent aussitôt, l’infirmière frappa deux coups et ouvrit la porte.

– On est réveillé ? Besoin de faire pipi peut-être, mon grand ? fit-elle avec un sourire.

– Oui, s’il vous plaît madame.

Lucia hocha imperceptiblement la tête. Au moins, les bases d’éducation et de politesse ne s’étaient pas dissipées dans les vapeurs d’alcool.

– Je vous laisse ? Je vais aller me dégourdir les jambes.

– Allez-y, madame. Puisque le jeune homme est réveillé, je vais refaire une prise de sang, quelques tests. Comme ça, quand le médecin passera, on aura tout. Il pourra dire si tu sors ou pas. Un grand garçon comme toi, ça préfère être dehors à taper dans un ballon qu’être

enfermé dans une chambre moche comme ça, non ?

L'infirmière ne cessait de sourire, gardant un ton quasi maternel. Elle ne montrait aucune trace de mépris pour la raison de l'hospitalisation de son patient.

– Oui madame.

Elle posa une main sur l'épaule de Lucia et la poussa légèrement vers la sortie.

– Allez-y, je m'occupe de lui. Prenez votre temps.

– Merci madame, je reviens... dans une heure ?

– Dans une heure, c'est bien !

L'infirmière lui avait déjà tourné le dos et arrêta la perfusion à gestes précis et rapides.

Quand Lucia regagna la chambre, Genaro, assis en tailleur sur le lit, était douché, habillé et jouait avec son téléphone, lunettes sur le nez.

Mère et fils prirent en silence le petit-déjeuner qu'on leur apporta. Elle avala en grimaçant quelques gorgées de thé amer, à peine tiède, il grignota une demi-biscotte. Le docteur Danos passa, jeta un œil rapide aux résultats des analyses, prit la tension de son jeune patient, puis signa l'autorisation de sortie.

– Dès que le psychologue vous aura vus, précisa-t-il. Je ne te dis pas à bientôt, Genaro.

– Non monsieur.

– J'ai signé la même autorisation pour ton copain il y a cinq minutes, fit le médecin en tendant la main vers Genaro.

Le garçon leva les yeux qu'il avait gardés baissés durant la consultation, et serra la main tendue.

– Ah...

S'il attendait des nouvelles de son copain, il fut déçu. Le praticien garda la main de Genaro dans la sienne.

– Ça ne me regarde pas, mais je serais toi, j'évitais de traîner avec lui. Tu as treize ans, il en a quinze. Et lui, je le reverrai.

Enfin, il laissa le bras du garçon retomber.

– Au revoir madame Reyes, allez à l'accueil avec ce formulaire et votre carte Vitale quand monsieur Germain sera passé.

Lucia n'ajouta aucun commentaire. Le médecin avait l'habitude de traiter des jeunes en état d'ivresse. Peut-être même avait-il déjà soigné Thomas. La remarque de l'urgentiste la conforta dans la décision qu'elle avait prise durant la nuit : il fallait absolument éloigner Genaro de lui.

– Tu veux que j'aille te chercher une revue ? proposat-elle. Le kiosque est ouvert. On se sait pas quand ce psychologue viendra.

– Viendra, la corrigea Genaro. Pas Biendra.

Lorsqu'elle était nerveuse, l'accent espagnol de sa mère était plus marqué. Les V se transformaient en B, certaines consonnes disparaissaient et le genre des mots devenait incertain. Elle n'avait jamais su si ongle et tomate étaient masculins ou féminins et son fils se moquait gentiment d'elle. Mais cette fois, elle n'apprécia pas la remarque. Elle darda sur lui un œil noir et sévère, pinça les narines.

– ¡Cállate, hijo! souffla-t-elle. ¡No te pases!<sup>1</sup>

– ¡Perdón!<sup>2</sup> répondit-il dans la même langue.

---

1. Tais-toi, fils ! N'exagère pas !

2. Pardon !

Il était hors de question qu'elle le laisse manifester la moindre insolence. S'il rentrait à la maison avec cette attitude, elle redoutait la réaction de son mari. Edu était à bout de patience. Il était prêt à appliquer la méthode éducative de son père : une sérieuse punition précédée par une bonne raclée. Une roustes, ça n'a jamais tué personne, répétait-il. Mais certainement poussé à la fugue plus d'un, répondait-elle du tac au tac.

Lucia respira un grand coup.

– Alors, cette revue ?

L'adolescent n'eut pas le temps de répondre, on frappait à la porte. Un jeune homme entra, un dossier débordant de feuilles de toutes les couleurs sur le bras. Il se présenta, serrant la main de Lucia et Genaro.

– Philippe Germain, je suis psychologue titulaire à la Grande Croix. J'ai également un cabinet en ville. J'assure le suivi des mineurs qui ont été amenés pour ivresse. Voilà comment ça va se passer : je vais te voir d'abord, puis ta mère, puis nous échangerons ensemble. Nous en avons pour une petite heure. Vous êtes d'accord ?

Une sonnerie retentit. Le psychologue attrapa le téléphone glissé dans sa poche de poitrine.

– Excusez-moi un instant. Oui ? Dans quel service ? Depuis quand ? J'arrive.

Il raccrocha et expliqua :

– Je suis désolé. Une situation délicate. À cette heure, je suis le seul psychologue disponible.

Il posa son dossier sur le lit, en extirpa quelques feuilles et dépliants qu'il regroupa. Il fouilla dans sa poche droite, en tira une carte de visite et un trombone avec lequel il regroupa les papiers.

– Écoutez, je vous laisse ces documents. Lisez-les tranquillement, chez vous. Vous avez ma carte, n'hésitez pas à m'appeler, je vous donnerai un rendez-vous en priorité.

Il contresigna l'autorisation de sortie et la tendit à Lucia.

– Je suis vraiment désolé. Une urgence.

– Pas de problème, docteur... monsieur, répondit-elle.

Le psychologue était déjà dans le couloir, les laissant un peu désorientés.

– Tu crois qu'il se passe quoi? Une petite vieille qui tente de se faire la belle par la fenêtre en ayant noué les bas à varices de la chambrée et qui fait du yoyo à vingt mètres au-dessus du parking? Une prise d'otages à la cantine "Si j'ai pas un soufflé aux épinards maintenant, je fais tout sauter"? Un chirurgien esthétique psychopathe qui a greffé un bec de canard à une de ses patientes qui voulait la bouche de Rihanna? Tu imagines le choc?

Lucia ne put s'empêcher de rire.

– Je préfère la proposition numéro un. J'aime bien l'idée de la mémé rebelle qui rejoue *Prison Break*. Mais si le cuisinier fait un soufflé géant aux épinards, elle peut atterrir dedans saine et sauve.

– À moins que bec de canard l'emporte sur ses ailes.

– On ne le saura jamais, c'est dommage... En attendant, nous, on décolle. Direction la maison. Tu sais que tu n'échapperas pas à la grande discussion?

– Je me doute.

Lucia passa la bandoulière de son sac sur son épaule.



– Prends tes affaires. N’oublie rien, tu n’auras pas le temps de revenir.

Genaro haussa les sourcils. Pas le temps de revenir ? Sa mère voulait certainement dire « pas envie ». Il saisit le sac en plastique et quitta la chambre au lit défait.

– Tu as mon sac à dos ?

– Il est temps que tu t’en préoccupes. Non, je n’ai pas ton sac à dos. Je téléphonerai au collègue pour savoir s’ils l’ont récupéré.

Genaro tenta de montrer un peu de bonne volonté.

– Ne t’embête pas, je passerai à la vie scolaire lundi matin.

Ils dépassèrent la femme qui s’occupait des petits-déjeuners. Elle posa bruyamment une pile d’assiettes sur son chariot. Il n’entendit pas sa mère répondre :

– Ça m’étonnerait.

## Chapitre 4

Eduardo Reyes nettoyait son VTT lorsque la Honda entra dans la cour de la maison. Il ne leva pas la tête du garde-boue qu'il brossait vigoureusement, aspergeant les pavés de mousse boueuse. Lucia éteignit le moteur. Elle posa la main sur le genou de son fils.

– Profil bas, d'accord ? N'énerve pas ton père, tu sais comment ça va finir...

La dizaine de kilomètres qui les séparait de l'hôpital s'était faite dans le silence.

Genaro avait l'impression que son estomac allait éclater et qu'un nid de serpents avait élu domicile dans son ventre. L'alcool ingurgité n'était pas le seul fautif. Il parvint à émettre un « d'accord » étranglé.

– Salut P'pa, lança-t-il en sortant de la voiture.

Il y avait dans son ton une requête, une interrogation. C'était plutôt, « Salut. P'pa ? » Tu me parles encore ? Je suis encore ton fils ? À quel point t'ai-je déçu ?

Eduardo plongea sa brosse dans le seau, mimant la surdité. Lucia ignore sa mauvaise humeur. Elle s'accroupit à côté de lui et posa un baiser sur sa joue.

– Bonjour chéri, on est de retour.

– Je vois.

– Tu es allé faire un tour ?

Question superflue : le dos du T-shirt de son mari était constellé de gouttes. Mais après une nuit quasi blanche, elle manquait d'imagination et aucune répartie spirituelle ne lui venait.

– À ton avis ?

Lucia s'appuya sur l'épaule d'Eduardo pour se relever.

– Je vais prendre une douche. J'aimerais bien que tu viennes dès que tu as fini. On t'attend dans la cuisine. Genaro, tu me fais chauffer de l'eau, s'il te plaît, je voudrais bien un vrai thé bouillant ; Vamos, hijo<sup>1</sup>!

Eduardo Reyes fit traîner le nettoyage, puis sa douche en signe de mécontentement avant de retrouver sa famille dans la cuisine blanche et moderne. Genaro faisait semblant de lire les articles d'un site pour geeks sur sa tablette. Son esprit était incapable de se concentrer sur les comparatifs des derniers smartphones ou les nouveaux jeux pour console qui sortiraient le mois suivant. La cuisine embaumait le chocolat. Tout en buvant son darjeeling à petites gorgées, appuyée au plan de travail de l'îlot, Lucia surveillait l'horloge du four.

– Tu arrives bien ! On a fait des coulants au chocolat. Dans deux minutes exactement, ils seront prêts. Tu veux un café ?

– Ne t'embête pas, je me le fais.

Eduardo repoussait le moment où il s'assiérait à côté de son fils. Il glissa une capsule dans la machine à expresso, vérifia inutilement le niveau d'eau dans le

---

1. Allons-y, fils !

réservoir, glissa une tasse sous le jet. Le liquide brun coula doucement, mêlant son arôme à celui des gâteaux. Les effluves typiques d'une maison accueillante, d'une famille unie et heureuse. Le four émit cinq bips aigus.

– À table! Méfiez-vous, c'est chaud, fit Lucia en posant du bout des doigts un fondant sur chacune des trois assiettes. Bon appétit!

Genaro contempla son gâteau. Il sentait qu'il aurait un goût amer. Eduardo s'assit pesamment à côté de son fils et tourna bruyamment sa cuillère. Il fixa le vortex de son café.

Lucia mordit dans la pâte brûlante.

– Hmm, c'est bon. Genaro, on ne va pas mentir, nous sommes très inquiets pour toi.

Eduardo leva la tête et donna un coup de poing sur la table qui fit gicler quelques gouttes sur le bois blanc.

– Inquiets? Je suis dans une colère terrible. Ça fait des mois que ça monte, mais là, tu comprends que tu as fait largement déborder le vase. On a été gentils, mais ça va changer. On va serrer la vis, tu peux me croire. On commence par confisquer ton portable et ton ordi...

– ¡Eduardo, soy YO el que habla!<sup>1</sup> s'exclama Lucia.

Il était si rare qu'elle élève la voix que son mari en resta bouche bée, un doigt accusateur en l'air.

– Nous sommes très inquiets pour tes résultats scolaires, poursuivit-elle comme si elle n'avait pas été interrompue. Tu as un an d'avance, tu étais un élève brillant, tu avais dix-huit de moyenne, tu as quatre cette année. Tu vas rater ton brevet des collèves. Redoubler, si ça continue. Si le collègue te reprend, ce qui paraît de

---

1. Eduardo, c'est MOI qui parle!

plus en plus compromis. Je sais très bien ce qui se passe. Tu n'es plus l'intellectuel que tout le monde déteste, tu joues le nullos populaire du fond. C'est plus sympa, personne ne t'insulte, personne ne te harcèle. Pour faire comme les copains, tu joues à leurs jeux. Hier, c'était le *binge drinking*, la semaine prochaine, tu essaieras de sauter devant un tram ? Je ne suis pas déçue, je ne suis pas en colère. Pas directement après toi, en tout cas. Je suis inquiète. Tu es en train de gâcher ta vie, de mettre tes capacités sous une chape d'imbécillités plus lourde et plus épaisse que les fondations de la tour Eiffel. Il faut rompre le cercle de destruction dans lequel tu t'es lancé tête baissée. Je refuse que mon fils devienne un niais, vautré du matin au soir sur un canapé entouré de paquets de chips et de cannettes de coca à regarder des débiles qui s'insultent autour d'une piscine. Tu vaux mieux que ça. Ton père et moi valons mieux que ça. Les vacances de Pâques commencent dans une semaine ; pour toi, elles débutent aujourd'hui. Tu t'en vas à dix-sept heures. Je t'envoie trois semaines chez mon cousin Pepito, près de Valladolid. Il est d'accord pour t'accueillir. On verra quand tu reviendras si ton attitude a changé. Nous te laissons une chance de réfléchir loin de tes copains et loin de nous. Pas de pression, personne pour te faire des reproches. Ça te fera du bien, ça nous fera du bien. Tu as trois semaines pour repartir du bon pied. Regarde le temps qu'il fait en ce moment en Castilla y León et prépare ta valise. Tu es assez grand pour te débrouiller tout seul.

Genaro fronça les sourcils. Il n'avait fait aucun effort depuis le début de l'année scolaire, son attitude

laissait à désirer, il avait terminé en apothéose par un coma éthylique en pleine rue et sa mère l’envoyait en vacances ? Trois semaines de fiesta en Espagne, certes, pas au bord de la mer, mais au chaud, tranquille, à faire la grasse mat et se la couler douce au soleil ? C’était trop beau pour être vrai. Son père ne protestait même pas. Il faisait tourner son index autour du bord de sa tasse avec un air satisfait. Il finit par demander d’un ton presque guilleret :

– Pepito, c’est bien ton cousin Pepito des chiens ?  
On est bien d’accord ?

– Absolument, confirma Lucia.

– Ah, parfait.

– Pepito des chiens ? répéta Genaro.

– On l’a surnommé comme ça parce qu’il aime bien les animaux et surtout les chiens, expliqua son père. Parce que des Pepito, dans la famille, on en a au moins cinq de chaque côté. Pepito de Consuelo, Pepito l’assureur, le petit Pepito, Pepito n’a qu’un bras... Bref, lui, pour rigoler, on l’appelle Pepito des chiens ou plutôt Pepito Perrito<sup>1</sup>.

Pepito des chiens. Pourquoi pas ? Le garçon n’avait rien contre les chiens. Les chiens n’avaient en général rien contre lui. Il pouvait bien partager ses siestes avec deux ou trois chiens. Ce n’est pas eux qui lui diraient de se lever, de s’habiller, de faire ses exos de maths, d’apprendre ses verbes irréguliers d’anglais. Il devait y avoir un piège quelque part. Le Pepito des chiens était peut-être un prof de physique super chiant qui le ferait travailler huit heures par jour. Et si sa mère

---

1. Pepito petit chien.

avait concocté un stage de remise à niveau globale, et en espagnol pour l'achever ?

– Je dois emmener mes cours ? hasarda-t-il.

Lucia haussa les sourcils.

– Pour quoi faire ? Je ne t'ai pris qu'un bagage cabine, tu as le droit à dix kilos. Ne t'encombre pas de livres et de cahiers.

Genaro avait du mal à croire à sa chance.

– Ce n'est pas la peine d'emporter ton ordinateur non plus, poursuivit-elle. Tu pourras utiliser le sien. Tu peux prendre ton portable, mais tu n'as pas de forfait international. Il te servira d'appareil photo. Tu pourras nous envoyer un mail ou on *skypa*... si tu as envie.

Là, c'était moins drôle. Il ne pourrait pas jouer en ligne avec ses copains toute la journée. Il emporterait la liseuse où il chargerait une dizaine de gros bouquins de fantasy. Pas mal non plus, trois semaines à bouquiner sur une chaise longue.

– Je l'ai déjà vu ?

– Tu l'as vu une fois, au mariage de Xavi. Tu te souviens quand on est allés à Salamanca ? Un petit brun un peu rondouillard. J'ai dansé des rocks avec lui plusieurs fois.

La description que lui faisait sa mère ne lui évoquait pas grand-chose. Il se rappelait à peine ce mariage, plein de gens qui ne parlaient qu'espagnol ou parfois des dialectes comme le galicien ou le catalan. Il s'était endormi sur la table au milieu de la noce, terrassé par le bruit et la musique.

– Ça ne me dit rien.

– Pas grave, tu vas l’adorer. Il est sympa, accueillant, droit, très simple.

– Je ne te le fais pas dire, ricana Eduardo.

Le sourire goguenard laissait entendre que le cousin aurait pu s’appeler Simplet en plus de Pepito perrito.

– N’écoute pas ton père. Sa famille d’aristos lui a mis dans le crâne que tous ceux qui n’ont pas au moins Bac + 6 en physique nucléaire ou en gestion de patrimoine sont débiles. Il y a beaucoup de sortes d’intelligences différentes. Mais on n’est pas là pour débattre de l’utilité du QI. Quelqu’un reveut un fondant ?

Eduardo se leva et prit sa tasse.

– Moi, s’il te plaît. Et je vais me refaire un café. Excellente, cette recette ! Je me régale.

Genaro nota à quel point l’humeur de son père s’était améliorée depuis qu’il savait qu’il ne lui imposerait pas sa présence pendant trois semaines. Si le grand Eduardo Reyes pouvait se débarrasser définitivement de son raté de rejeton, il serait sans doute encore plus heureux. Qu’il revienne quand il serait grand, beau et prix Nobel de chimie. Ou mieux, un trader millionnaire. Genaro Reyes, président du FMI, voilà qui satisferait son père.

– Mange, mon fils ! l’incita Lucia en lui tendant un gâteau. C’est la première fois qu’on sera séparés si longtemps. Profitons de ces derniers moments ensemble, dans la joie et la bonne humeur, d’accord ? Après, tu iras faire ton sac. Le temps d’aller à l’aéroport et de t’enregistrer, on doit être partis à 15 h 00.



Genaro prit un fondant. Malgré les brûlures de l'alcool sur son estomac, il avait faim. Son père se réjouissait de ne plus le voir ? Eh bien il suivrait son exemple pour une fois : ¡*Hasta la vista!*<sup>1</sup>

– Au moins, quand tu reviendras, tu auras amélioré ton vocabulaire et ton accent. Tu auras 20 en espagnol, ça remontera ta moyenne, décréta Eduardo en enfournant dans sa bouche un gâteau entier.

Il se lécha les doigts.

– Je peux en reprendre ? Ce n'est pas bon pour ma ligne, mais ils sont trop bons. Et puis un brunch, on en a pas fait depuis des années, j'adore ça. On devrait le faire plus souvent.

Eduardo Reyes avait oublié tout désir d'accuser, crier, punir, sévir. Il était vraiment de bonne humeur. D'excellente humeur. D'une humeur si exceptionnellement excellente qu'elle en était communicative et que le plateau se vida en quelques minutes. Un samedi matin normal dans une famille unie et sans problèmes.

---

1. Au revoir !

## Chapitre 5

Après une heure et demie de vol, l'avion amorça sa descente sur l'aéroport de Valladolid. Les champs dessinaient des rectangles souvent bruns, coupés çà et là de routes rectilignes. Au fur et à mesure qu'il s'approchait du sol, Genaro discerna par le hublot les toits rouges des villas et le bleu de leurs piscines. Il enleva les écouteurs de ses oreilles pour prêter attention aux explications du pilote.

– Mesdames et messieurs, nous sommes à l'heure et nous atterrirons dans une dizaine de minutes. La température extérieure est de vingt-six degrés, il n'y a pas de vent. Nous espérons que vous avez passé un agréable vol et nous vous remercions...

Vingt-six degrés: l'été! Genaro avait oublié de demander à sa mère si Pepito avait une piscine et n'avait pas pris de maillot. Tant pis, il avait emporté environ cent cinquante euros, il pourrait en acheter un, si son *grand cousin* ne pouvait lui en prêter.

Il ôta les écouteurs de son téléphone, les glissa dans sa poche en évitant de cogner son coude contre celui de la grand-mère qui occupait le siège voisin. Elle avait essayé d'engager la conversation en début

de vol, mais Genaro avait feint de ne pas comprendre l'espagnol. Pas envie de connaître la vie de la vieille à la permanente peroxydée, ni celle de ses enfants et de ses petits-enfants. Puis il s'était enfoncé dans le fauteuil au confort plus que moyen, avait mis en place ses écouteurs et fermé les yeux. Autant de signaux clairs pour que l'ancêtre s'occupe de son sudoku et pas de lui.

Les roues touchèrent doucement la piste, quelques passagers applaudirent l'atterrissage en douceur. Des angoissés, songea Genaro. L'avion roula, tourna et s'arrêta à l'arrière d'un bâtiment gris et laid. La grand-mère prit son temps pour ranger lunettes et magazine dans son sac en crochet bariolé, avant de s'extirper en gémissant du siège.

Genaro se leva à son tour et descendit la valise violette de sa voisine du compartiment à bagages. Moins par gentillesse que pour qu'elle évacue plus vite l'allée encombrée. Il réprima son impatience en suivant le flot lent et empoté des passagers. Une fois l'escalier descendu, il prit son sac rebondi en bandoulière et doubla les familles pour entrer dans l'aérogare. Les vacances au soleil commençaient !

Il franchit les portes battantes et les barrières et se retrouva dans le hall où l'on attendait les voyageurs. Le garçon chercha des yeux la feuille portant son prénom que le cousin devait montrer pour se faire reconnaître. Autour de lui, on s'embrassait, on se serrait, on riait, on s'éloignait. Et pas de pancarte.

Peut-être Pepito avait-il oublié la consigne ? Genaro, planté dans l'allée, chercha un petit brun rondouillard,

comme sa mère l'avait décrit. Il n'y avait pas douze mille ados de treize ans seuls à bord de l'avion, il n'y en avait même pas deux. S'il ne reconnaissait pas Pepito, lui le reconnaîtrait.

Et l'allée se vida entièrement. Seuls quelques voyageurs en attente de départ flânaient dans les boutiques de valises, souvenirs et chapeaux sans se préoccuper du garçon oublié dans l'aéroport.

Genaro déglutit.

– Simplet m'a oublié. Même pas moyen de téléphoner, marmonna-t-il. Merde, ça commence fort.

Il regarda autour de lui, hésitant sur la conduite à tenir.

– De toute façon, s'il ne vient pas, j'irai à l'accueil. Ils ne peuvent pas refuser de téléphoner à mes parents pour les prévenir. Si ça se trouve, il est dehors.

À grands pas, Genaro sortit du bâtiment. Quelques taxis attendaient des clients, les vacanciers chargeaient leurs valises dans les coffres de ceux qui étaient venus les chercher. Pas de pancarte. Pas de Pepito.

Genaro porta son pouce à sa bouche et se mit à en ronger l'ongle. Il commença à se demander si tout ça n'était pas fait exprès. Il n'y avait pas de cousin.

*On t'a envoyé loin, tu ne connais rien à rien, tu es planté comme un abruti au milieu d'un aéroport sans personne qui vienne te récupérer. Maintenant, tu te rends compte que tu ne peux rien faire seul, que sans nous, tes parents, tu es perdu. Tu nous appelles, tu rentres tout penaud et tu files doux. Une leçon à cinquante-huit euros aller-retour.*

S'il décidait de ne pas rentrer, il avait cent cinquante euros en poche. Qu'est-ce qu'il pouvait faire avec

cette somme? Deux nuits d'hôtel, une douzaine de sandwiches et basta. Il ne tiendrait pas trois semaines avec cent cinquante euros.

C'était bien joué. Une belle humiliation pour pas cher. Quelle comédie ils lui avaient jouée! Jusqu'au surnom imaginaire du non moins imaginaire cousin: Pepito perrito. Son père devait jubiler et attendre son coup de fil avec impatience. Il n'avait pas fini d'en entendre parler.

Il s'assit sur un plot et posa son sac à ses pieds. Il téléphonerait dans une heure ou deux. Le temps qu'ils s'inquiètent. S'il n'avait pas moyen de les joindre, eux non plus ne pouvaient savoir où il était, ce qu'il faisait. Il allait profiter du soleil encore chaud du début de soirée et les laisser mariner un moment.

Il préparait déjà l'histoire qu'il raconterait à ses copains: il avait pris un billet pour l'Espagne dans l'intention de fuguer; malheureusement, la police l'avait arrêté alors qu'il rejoignait la côte en stop, interrompant son échappée solitaire. Il se la jouerait cool.

Il n'avouerait jamais à quel point il était blessé, à quel point il ressentait une douleur physique à l'idée que ses parents s'étaient moqués de lui. Sa mère surtout. Il ne se faisait pas d'illusion sur l'amour et l'estime que lui portait son père.

Il serra les paupières pour refouler des larmes qu'il ne voulait pas laisser couler. Un bruit de freinage sec lui fit ouvrir les yeux. Devant lui s'était arrêté un pick-up dont la couleur d'origine devait être le blanc, recouvert de poussière, de boue et de quelques taches de rouille au-dessus des roues.

Sans se préoccuper des voitures qu'il pourrait bloquer, le conducteur en jaillit, hilare, parlant un espagnol au débit soutenu. Genaro reconnut le cousin de sa mère: trapu, ne dépassant pas le mètre soixante-dix, les cheveux bruns coupés court, regard noir malicieux, joues aussi rondes que la bedaine et barbichette. Il portait un jean qui hésitait entre le bleu délavé et le gris sale, un T-shirt au col distendu qui avait dû lui aussi être blanc dans un autre siècle. Une inscription d'un noir passé «Perrera Medina del Campo» et un lévrier en pleine course barraient sa poitrine.

– Genaro ? Salut, je suis Pepito !

Il tapa sur l'épaule de l'adolescent, lui ébouriffa les cheveux.

– Je suis en retard, hein ? Je suis toujours en retard ! C'est ça, l'Espagne, mon pote. Bienvenue sur la terre de tes ancêtres. C'est tout ce que tu as comme bagage ? Tu voyages léger, c'est bien. Tu parles espagnol au moins ? Tu comprends ce que je te dis ? Bien, on y va, monte !

Sans plus de manière, il jeta le sac à l'arrière du pick-up, reprit sa place au volant et démarra aussi vite qu'il était arrivé, sans laisser le temps à un Genaro étourdi de boucler sa ceinture.

– J'ai profité de venir te prendre pour faire quelques arrêts sur la route. Je n'ai pas toujours la possibilité de m'absenter. Comme on est samedi, j'ai demandé à Lucy si elle pouvait me garder la maison quelques heures. Avec elle, je peux partir tranquille. Du coup, je fais le tour pour ramasser les paquets. On va mettre un peu de musique.

Pepito roulait fenêtres ouvertes et braillait pour couvrir le bruit, qu'il ne jugeait sans doute pas suffisant,

puisque, joignant le geste à la parole, il tourna le bouton de l'antique autoradio. Un chanteur accompagné de guitares interprétait un air aux rythmes latinos. Pepito se mit à bouger les épaules, tapotant le volant en mesure. Il haussa encore le ton pour se faire entendre.

– Tu connais Juanes? Tu aimes? C'est son dernier album. Ça bouge, hein?

Le cousin paraissait ne pas pouvoir s'arrêter de parler, faisant les questions et les réponses. Genaro sentit un début de mal de tête arriver. D'autant plus que malgré le courant d'air flottait dans la voiture une odeur douceuse peu agréable.

– Je ne connais pas, parvint à répondre le garçon.

– Répète! lui demanda Pepito.

Genaro obéit, songeant que le conducteur entendrait mieux s'il fermait sa fenêtre ou baissait le son.

– Dis: Bonjour, je m'appelle Genaro, enchanté de faire votre connaissance.

Le garçon se demanda à quel jeu jouait le cousin mais s'exécuta. Celui-ci éclata de rire avant de déclarer:

– C'est quoi cet accent que tu as? On dirait un Colombien qui aurait mangé un Portugais. C'est ta mère qui t'a appris à parler espagnol comme ça? Mais non, c'est ton père bien sûr. Laisse-moi rire. Il a autant de vocabulaire qu'un gosse de cinq ans et on dirait qu'il a un couteau entre les dents quand il parle. Mon pote, on va remédier à ça. Soit tu t'exprimes comme un vrai Castillan dans trois semaines, soit tu restes jusqu'à ce que tu aies perdu cet accent pourri.

Genaro serra les dents et regarda fixement la route. Il commençait bien, le cousin trop sympa de sa

mère. Arrivé en retard sans véritablement s'excuser, il critiquait sa façon de parler. Impeccable pour mettre son invité à l'aise. Quel sens de l'accueil ! Pepito quitta la voie d'accès à l'aéroport et s'engagea sur une route rectiligne bordée de terrains désolés. Il lâcha le volant pour lui tapoter la cuisse.

– Allez, fais pas la tronche, je disais ça pour rigoler. Tu écoutes quoi, comme musique ? T'es jeune, tu dois aimer les trucs électroniques faits avec un ordinateur. Pas d'instruments, des voix trafiquées, je n'aime pas. Dans ces conditions, moi aussi je peux devenir une star. Tu les mets sur une place de village avec une guitare et sans micro, ils ne récoltent même pas trois pesetas. Ils me font pitié...

– Du hard rock, l'interrompt Genaro.

– Ah, les chevelus qui s'égosillent comme s'ils avaient les doigts enfoncés dans la prise électrique. Au moins, ceux-là, on les entend. Faudrait juste qu'ils prennent une douche et qu'ils se coupent les cheveux ; après, ils pourraient lire les partitions et on pourrait leur apprendre la vraie musique.

Rien ne trouvait grâce aux yeux du *sympathique* Pepito. S'il devait supporter son bavardage et ses critiques incessantes, les trois semaines à venir sembleraient trois mois à Genaro. Ses parents avaient bien joué. Même les remarques acerbes de son père ressembleraient à des encouragements quand il rentrerait.

– On va passer par les petites routes, à cette heure-là, l'autoroute est complètement bouchée. Et tu verras mieux le paysage et les villages. Il y a de jolies églises dans le coin. Je dois aller à Torrelobatón récupérer quelques sacs de croquettes chez Juanita et Marcelo.



Tu verras le château. Il est impressionnant. Il y a eu une bataille là-bas au XVI<sup>e</sup> siècle. Charles Quint a vaincu les comuneros<sup>1</sup> de Castille qui se rebellaient contre son autorité. Ça m'étonnerait que tu le saches. Déjà que les Espagnols ont un peu de mal avec tout ce qui s'est passé avant Franco, alors toi, en France...

Genaro ne prit pas la peine de préciser qu'il connaissait Charles Quint, ses batailles contre François I<sup>er</sup>, et même son visage prognathe typique des Habsbourg. Moins il ouvrirait la bouche, moins le cousin se moquerait de lui. Il perdit bientôt le fil du monologue et se mit à somnoler pendant que le conducteur égrainait les noms des villages poussiéreux qu'ils traversaient, indiquant qu'ici habitait Nadia, Calixto ou Urbano...

Pepito n'avait pas menti. Genaro aperçut de loin le château légèrement surélevé dans la plaine. Trois tours rondes, une carrée, reliées par de hautes murailles. Il regarda sa montre. Presque vingt heures. Les horaires espagnols étaient décalés, ils avaient peut-être une chance de pouvoir le visiter. Le cousin brisa tout espoir de découverte historique.

– Joli, non? Nous on tourne là, indiqua-t-il en prenant à gauche une ruelle bordée de maisons de pierre.

Il s'arrêta devant un portail vert et klaxonna. Bien inutilement, les habitants profitaient de la douceur de la soirée autour d'une table de fer forgé dans la cour, à trois mètres d'eux. Décidément, Pepito ne pouvait s'empêcher de faire du bruit. L'homme et la femme, la soixantaine passée, levèrent le bras en riant et

---

1. Personnes ayant participé de façon plus ou moins active à la révolte des Communautés de Castille dans les années 1520-1521.

attendirent que Pepito et Genaro les rejoignent pour se lever. Ils tirèrent deux chaises.

– Genaro, le fils de ma cousine Lucia, qui vit en France. Il est en vacances chez moi pour trois semaines, précisa-t-il en poussant devant lui le garçon qui restait en retrait. Il ne parle pas beaucoup.

– Ah, tu viens chez le cousin, c'est bien! Assieds-toi mon grand, fit Juanita. Bien! Vous buvez quelque chose? Tu veux un coca? Bien! Marcelo, va chercher un coca pour le grand. Et pour toi Pepito? Un jus d'abricot? Bien!

La portière démodée en bambou multicolore cliqueta derrière le mari.

Elle leur laissa à peine le temps de s'asseoir et leur tendit une planche de bois.

– Prenez du jambon et du chorizo. Bien! Ça vient de chez ma sœur, en Galice, ils ont tué le cochon. Y a pas plus naturel et plus frais. Il est bon, hein? Bien!

Pepito avait trouvé son maître en matière de bavardage. Genaro devait se concentrer pour suivre les phrases rapides ponctuées de « Bien ».

– Marcelo, ramène du pain tant que tu y es!

Marcelo avait déjà prévu, car il réapparut avec un plateau chargé de verres, bols de tomates cerises, assiettes, boissons et d'une boule de pain brun.

– Merci Juanita, on ne s'arrête pas trop longtemps, je dois encore voir Felipe pour lui demander de passer la semaine prochaine. Il y a deux chiennes à stériliser. Et il doit me donner des antibiotiques pour la plaie d'un chien qui a du mal à se refermer.

– Ah, Felipe, toujours prêt à aider. C'est quelqu'un de bien. Tu sais que sa mère et la mienne sont allées à l'école ensemble?

Genaro prit une tranche de pain que lui tendit Marcelo avec un clin d'œil. Il se pencha vers lui.

– Ces deux-là ne vont pas se taire. Mange, petit, mange et fais comme moi, n'écoute pas !

– Merci, répondit Genaro avec un sourire.

Le garçon avait faim. Chez lui, il aurait mangé depuis plus d'une heure. Ici, c'était à peine le moment de prendre l'apéritif. Marcelo déposait en silence des tranches fines d'un jambon goûteux dans son assiette, lui tendait le bol de tomates.

Buvant son coca, Genaro se félicita d'avoir emporté suffisamment de livres pour passer le temps. Si son cousin comptait l'occuper en le traînant dans des visites aussi barbantes, il déclinerait et resterait chez lui à bouquiner. Le chorizo était bon, mais la femme vraiment soûlante. Ils commentaient l'actualité pauvre du village, la santé et les faits et gestes de connaissances communes dont Genaro se moquait éperdument. Leur conversation se mêlait au chant des grillons, formant un brouhaha informe. Ce fut un soulagement lorsqu'ils remercièrent et saluèrent leurs hôtes. Juanita serra les biceps maigrelets de Genaro avant de déclarer :

– T'es costaud, mon grand. Va avec Pepito et Marcelo chercher les sacs de croquettes dans le garage. Bien !

Le garçon suivit les hommes et prit le sac entouré de scotch d'emballage qu'on lui désignait.

– Ne le traîne pas, tu vas le craquer. Vingt kilos, tu peux porter ça, non ? fit Pepito en basculant un sac sur son épaule. Allez jeunesse, montre-nous ce que tu sais faire !

Genaro empoigna le sac à deux mains et le souleva, avançant jambes écartées. Juanita avait allumé la lumière

de la cour, attirant les moustiques dans le halo de la lampe pour éclairer le pick-up. Il hissa son chargement dans le coffre, où se trouvaient deux piles de tissus sanglés et son bagage.

– Merci pour tout Juanita, comme d’habitude.

– De rien! Ils allaient les jeter, de toute façon, au magasin. Percés, ils ne peuvent plus les vendre. C’est pas parce qu’on a mis du scotch autour qu’on ne peut plus manger ce qu’il y a dedans? Je t’appelle quand ils m’en donnent d’autres. Bien!

– Merci quand même. Je dirai aux chiens de prier pour que tu ailles tout droit au paradis canin! Et si ta sœur veut déposer un jambon devant ma porte, qu’elle n’hésite pas!

Pepito agita le bras par la fenêtre, puis remonta la vitre. L’obscurité avait avalé la forteresse et l’air se rafraîchissait.

– Tu n’as pas froid? Un dernier arrêt chez le véto et on rentre à la maison, promet Pepito.

Lucia avait vaguement expliqué à Genaro que son cousin s’occupait de chiens. Il en avait déduit qu’il était éleveur. Un éleveur qui récupérait de la nourriture et des médicaments gratuits pour des chiens qu’il devait vendre à prix d’or à des gogos qui voulaient un clebs de race. Y a pas de petit profit. Depuis combien de temps sa mère n’avait-elle pas vu son cousin? Pour le moment, le type droit et accueillant qu’elle avait décrit ne correspondait pas à ce qu’il découvrait du gentil cousin.

Pepito réduisit le volume de l’autoradio et chantonna. La tête de Genaro se fit lourde. Le ventre plein, bercé par les vibrations du pick-up et la musique, il s’endormit

profondément, ne sentant même pas qu'on allongeaient un peu son fauteuil. Il ne se réveilla pas quand la voiture s'arrêta une première fois, puis une deuxième. Il perçut à peine les claquements de portière, la voix de Pepito faisant taire quelques aboiements, le crissement d'un portail, le moteur coupé.

– Hé, la belle au bois dormant, on est arrivés, fit Pepito en lui secouant l'épaule.

Genaro émergea péniblement, s'étira et descendit de voiture. Dans la nuit, il discerna quelques bâtiments bas et l'entrée d'une maison. Le cousin le tira dans la direction opposée.

– Renzo m'a prêté sa caravane, pour le temps où tu es là. Tu vas être indépendant. C'est pas cool ça ?

Quelques aboiements, qu'il ignore, lui répondirent.

– Fais gaffe à la marche, fit-il en ouvrant la porte de ladite caravane.

Il passa le bras à l'intérieur et alluma la lumière.

– Ton lit est fait, y a des toilettes, une petite cuisine. C'est pas grand, tu devrais trouver. Le frigo est branché, il y a de l'eau fraîche et du jus d'orange. Tiens, prends ton sac. T'es mort, va dormir. Je te présenterai aux chiens demain. Bonne nuit, mon pote !

Poussant l'adolescent dans la caravane qui embaumait l'odeur familière de l'adouçissant à la vanille, il referma la porte derrière lui.

Deux minutes plus tard, Genaro, en caleçon et T-shirt, poursuivait sa nuit sous la couette légère.

Il n'entendit pas une voix féminine répondre à celle de Pepito, la voiture s'éloigner puis revenir après vingt minutes.

Ce roman relate des faits qui se passent encore de nos jours.

Seuls les personnages sont inventés.

Heureusement, de nombreuses associations se dédient  
à la protection des lévriers, en coordination avec  
des refuges et bénévoles espagnols.

Pour en savoir plus et, pourquoi pas, adopter un lévrier,  
voici quelques adresses :

[www.crel.fr](http://www.crel.fr)

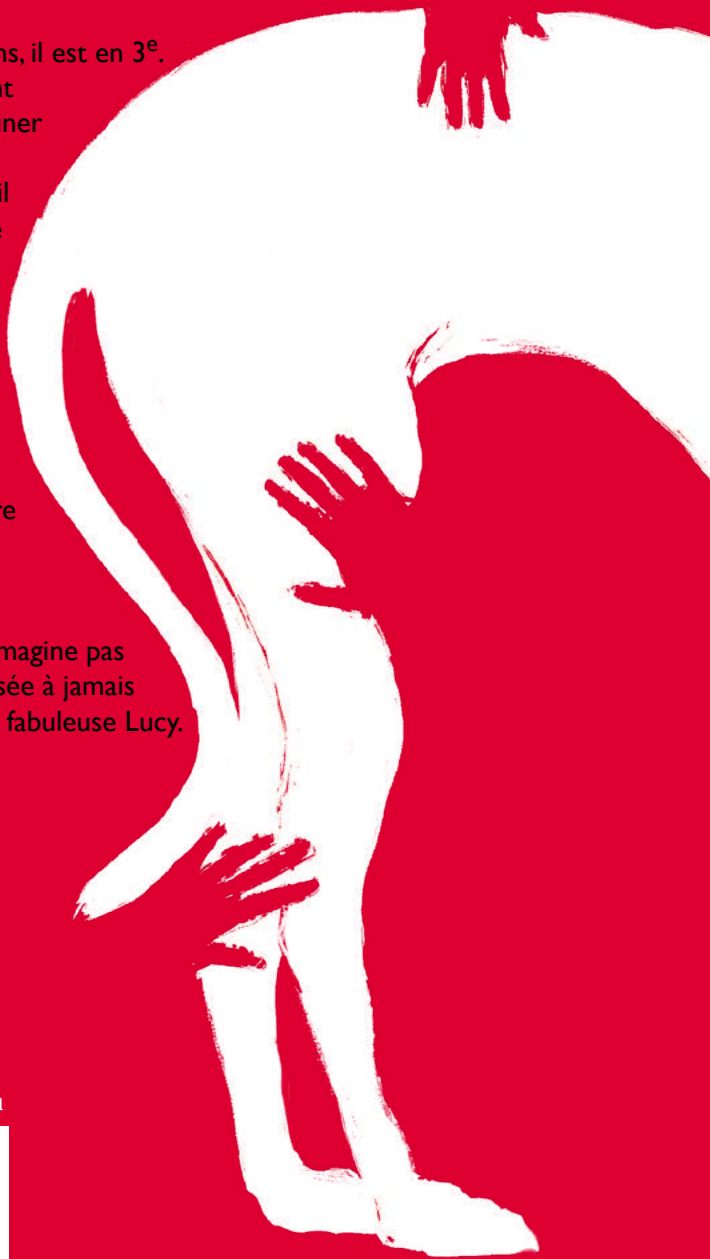
Club de Reconnaissance et d'Entraide aux Lévriers

[scooby-france.e-monsite.com](http://scooby-france.e-monsite.com)

Antenne Française de Scooby Medina Del Campo



Genaro Reyes a treize ans, il est en 3<sup>e</sup>.  
Il était l'intello ; il a rejoint  
les cancre, jusqu'à terminer  
ivre mort à l'hôpital.  
Ses parents décident qu'il  
mérite trois semaines de  
vacances en Espagne  
chez un cousin,  
Pepito Perrito,  
Pepito Petit Chien...  
il aurait dû se méfier !  
Genaro n'est pas prêt à  
côtoyer le pire et  
le meilleur, à lutter contre  
la barbarie et l'injustice.  
Il ne connaît pas encore  
Pirata, Tuxedo, Tonka...  
Mais surtout, Genaro n'imagine pas  
que sa vie sera bouleversée à jamais  
par Pepito, ses amis et la fabuleuse Lucy.



[www.samirediteur.com](http://www.samirediteur.com)

ISBN 978-614-443-124-5

